



Pascal Commère

Archéologue des décombres

Désordre du jour d'Henri Droguet
(Gallimard, 2016)

S'il est des poèmes qui affichent d'entrée de jeu de quel bois ils sont faits c'est bien ceux de Droguet, dont la fermeté de l'écriture, qui ne manque pas de bravoure, peut faire grincer des dents à première écoute, si ce n'est perdre les pédales. Et pour cause. Le bonhomme ancre son poème dans un mouvement perpétuel qui n'est pas sans relation avec la météo locale, à savoir le vent (« *notre père nourricier fictif* »), toutes bourrasques balayant son Cotentin natal, comme le font du même coup les méchantes averses auxquelles le poème, aux prises avec un dehors pour le moins rude et hostile, doit une part de son existence. Un combat s'y livre en interne, une bataille dont la langue porte haut et loin les faits et méfaits d'instant hérissés, livrés en pâture aux mots sans jamais s'y engluer. On l'a compris, « *ça tire hardi ardu* » ; l'artificier ayant dent dure et consonne offensive. Le palais rude ; folle blanche pour le cépage, on imagine, plutôt que chardonnay. Quant au poème... Un rythme tambourinant où le vers, presque toujours impair, se tord les chevilles, non sans brusquerie dans les coupes, jusques et y compris lors d'alexandrins tronqués, du genre : « *l'énorme éber-/ luant programmatique ahan* », ou si l'on préfère, manière d'envol : « *l'abondant / roucoucoul enflammé des tourjours* ».

Sensible à la matière des choses, le poème ramasse à toute blinde ce qu'il peut du monde, sans dédaigner le détail réaliste pourtant infime, dont on se demande si, en dépit du peu qu'il représente, il ne constitue pas le véritable point d'ancrage avec le monde en même temps qu'il sert de prétexte au poème. Car ce « détail » n'est pas rien, qui révèle dans sa crudité un aspect pour le moins revêché d'une vie parfois bien peu hospitalière : « *un chien déchire un poumon de jument* ». Duraille, non ! C'est dire si le constat appelle à lui toute une mécanique suant l'acidité. Sans pour autant s'y complaire. Fruit d'un travail peu commun sur les mots, le poème trouve sa vérité et sa justification, tout en affûtant sa tension. Débarrassé de la majuscule initiale, comme de toute ponctuation hors les blancs qui donnent respiration à la ligne, ainsi que de tout préambule (quoique titré toujours et daté), il démarre sur les chapeaux de roue, dans une sorte de vertige dû pour l'essentiel à la rencontre avec une langue dont la richesse sonore est inversement proportionnelle à celle du matériau que Droguet, archéologue des décombres, met au jour. S'en suit un lexique flamboyant, digne de faire la pige aux plus savants cruciverbistes. D'autant qu'aucun des champs du langage n'est délaissé. Ça griffe, grince, craque, serre. Les mots retenus tant pour la performance qu'ils déploient que pour ce qu'ils fabriquent de sens, à commencer par ceux d'origine populaire (ou familière), un tantinet désuets pour certains, tels que *boucan*, *ramdam*, *bagout*, *ragougnasse*. Quand ils ne proviennent pas d'une langue régionale, tel que *gueldre*, ou du patois normand, lequel nous fournit *ossailles* (os mis au rebut) et le verbe *achâner* (pleuvoir fortement), incontournable ici.

Empruntant à divers registres, ceux de la botanique (*callune mellifère*, *endymion*, *onopordon*) et de l'ornithologie (*lophophore*) notamment, le poète fait feu de tout bois du langage. S'il goûte le mot rare ou savant (*épicaricacie*, *aposiopèse*, *hébéphrénique*, *apotropaïque*) c'est à la manière de Queneau, qui le devança dans l'usage de certains. En chef d'orchestre chevronné, à moins que pareille gourmandise ne le range parmi les maîtres queux, Droguet dirige sa p'tite entreprise au doigt et à la baguette, sans jamais s'éloigner du genre propre au recueil : regroupés en ensembles d'égale importance, les poèmes apparaissent ici dans un ordre chronologique, sans recourir sciemment à une construction d'ensemble qui fasse sens au-delà. Il n'empêche. Si chaque poème semble fonctionner pour soi seul avant tout, il n'en concourt pas moins à l'unité du livre qui trouve son point d'orgue dans le titre.

Car ce *désordre*, à la fois absence d'ordre et trouble dans un fonctionnement, n'est pas sans évoquer un certain état du monde. De façon implicite, le poème de Droguet y renvoie. Le poème, aussi bien que l'univers qu'il ramasse – zones portuaires à la dérive, landes bouffées par la rouille. Quelque chose dans le mot résiste en ce chaos, que marque le préfixe « dé- » présent par ailleurs dans nombre de verbes inventés ici (*démourir*, *dépourrir*, *déparler*, *débâtir*, *déconnaître*, *décalfeutrer*, etc.), lesquels contribuent, outre qu'ils révèlent les choses par leur envers, à accentuer cette boiterie du vers dont use Droguet pour tordre le cou au chant. Est-ce riposte à l'absence de dieu, « *ce taiseux formidable* », à qui Droguet, en son déchant, répond par le langage : « *Sois ce / qu'incessamment tu deviens* » ? Langage qui adjoint à chaque nom, dans un délire verbal qui n'a d'égal que la jubilation dont il découle, un (ou plusieurs) adjectif (de tonalité dépréciative pour la plupart), placé presque toujours devant le nom qu'il heurte plus qu'il ne l'adoucit. Presque toujours... Sauf quand, le vent couché, et sans y prendre garde, le jour, de lui-même, un instant, retrouve ordre... et beauté : « *un chat très discret convoite / un oiseau rare éberlué* ». C'est tout dire.